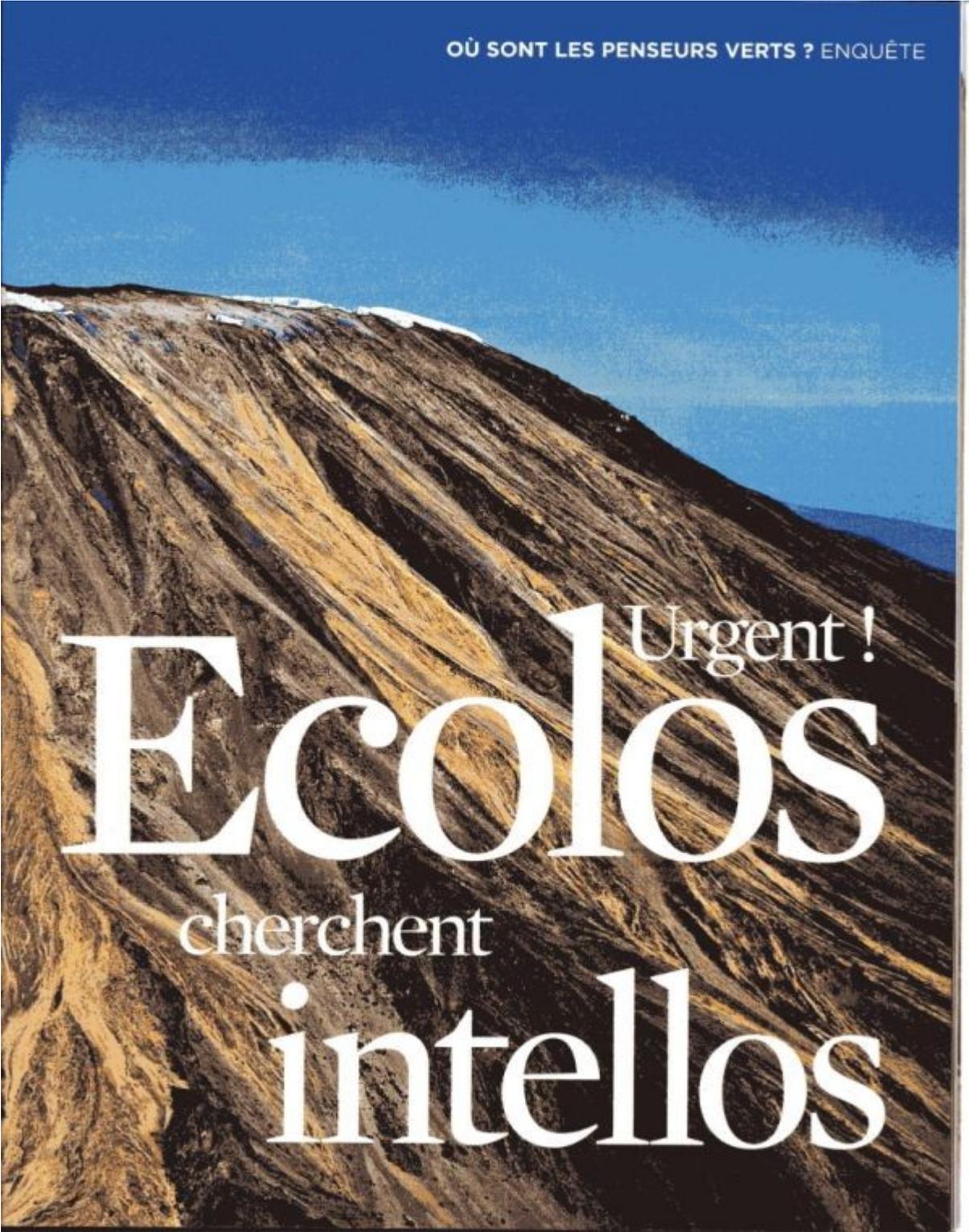


OÙ SONT LES PENSEURS VERTS ? ENQUÊTE



Urgent !
Ecolos
cherchent
intellos

OÙ SONT LES PENSEURS VERTS ? ENQUÊTE

L'écologie, tout le monde en parle. Vous, moi, vos voisins, vos médias et même – si, si ! – vos politiques, depuis qu'un certain M. Hulot a mis les pieds dans le plat de la campagne présidentielle. En 1995, le sociologue Emmanuel Todd avait alerté sur la « fracture sociale » ; au tour de Nicolas Hulot de déclarer l'« urgence écologique » et de déclencher une avalanche verte : livres à la pelle, couvertures de magazines comme s'il en pleuvait, émissions télé et expos de sensibilisation – dont la dernière en date à La Villette, « Changer d'ère ». Mais bizarrement, les intellectuels restent assoupis, quasi absents du débat public dans un pays qui a pourtant fait de la pensée « engagée » un label maison. Hulot lui-même s'en désole. « Où sont-ils donc ? Pourquoi sommes-nous seuls à porter ce discours ? Du coup, on nous demande d'assumer toutes les missions : alerter, agir, théoriser et repenser le monde. Peut-être sommes-nous des crétins absolus mais qu'on nous le dise ! »

On a voulu partir à la recherche des intellectuels perdus. Un matin, au Press Club, à deux pas des Champs-Élysées. Nalvément, on s'était dit que ce jour-là ils y seraient, forcément. Nicolas Hulot et son comité de veille lançaient leur Pacte écologique, adossé à un livre de propositions concrètes et éminemment politiques (1). Il y avait là beaucoup de journalistes, des représentants d'ONG, un bon panel d'experts et de figures de l'écologie comme l'astrophysicien Hubert Reeves, l'agroécologue Pierre Rabhi ou le photographe Yann Arthus-Bertrand. Et puis, *last but not least*, une brochette artistico-people : Luc Besson, Mathieu Kassovitz, Pascal Obispo, Julien Clerc, Florent Pagny. Et puis ? Et puis rien. Tandis que, lyrique et efficace, Nicolas Hulot appelait à la tribune à redonner du sens au progrès,

à inventer un nouvel humanisme, on s'est dit qu'il était bien là, le chaînon manquant : dans ce silence des intellectuels, en décalage flagrant avec une société de plus en plus sensible, elle, aux enjeux environnementaux (neuf Français sur dix préoccupés par la question, selon un sondage Ifop de novembre).

Bien sûr, on pourrait voir là l'énigme signe d'une époque obnubilée par les médias, où les deux seules figures capables de mobiliser l'opinion sur l'« urgence écologique » sont Nicolas Hulot et, dans une moindre mesure, Yann Arthus-Bertrand, soit deux baroudeurs télévisuels, comme le fut déjà leur aïeul au bonnet rouge, le commandant Cousteau. Drôle d'époque où il faut qu'Hulot menace de se présenter à l'élection présidentielle pour que – enfin ! – l'écologie devienne un thème de campagne sérieux. Et que Yann Arthus-Bertrand passe un coup de fil à Jean-Louis Debré pour que ce dernier organise une projection à l'Assemblée d'Une vérité qui dérange, le docu d'Al Gore sur le réchauffement climatique.

Il serait pourtant trop facile d'expliquer le record de ventes du très aride *Pour un pacte écologique* (1 500 exemplaires vendus chaque jour !) par la seule aura télévisuelle de son auteur. « Le succès de Hulot, dit Bettina Laville, haut fonctionnaire qui a notamment suivi les dossiers

de l'environnement avec François Mitterrand puis Lionel Jospin, c'est aussi, en creux, l'impuissance des autres : celle des ONG à se faire entendre ; celle des politiques et des intellectuels à se saisir de ces interrogations. » Tandis que les Verts se noyaient dans les questions sociétales – sans-papiers, mariage homo... – et dans d'innombrables querelles de pouvoir, Hulot se lançait, en quasi-solitaire, sur une terre vierge. Pendant des années, il l'a consciencieusement labourée, au gré des rencontres et des lectures. Et aux côtés des membres de son Comité de veille écologique, il s'est construit une vraie conscience et un discours solidement charpenté. Le voilà consacré figure incontournable de l'écologie française. Assez charismatique pour toucher un large public, assez consistant pour rallier un nombre croissant de scientifiques et d'experts. « C'est un cadeau pour nous, résume Serge Orru, nouveau président de l'ONG environnementale WWF et créateur du magique Festiventu, à Calvi, un formidable coup de projecteur sur le travail des uns et des autres, depuis des années. Et la preuve que la prise de conscience progresse. »

Tant mieux, après tout, s'il y a réappropriation des débats environnementaux par la société civile, avec l'aide de figures médiatiques et scientifiques. Mais il y aurait aussi, pour le monde intellectuel, bien des



LES RAVAGES DE LA DÉFORESTATION EN BOLIVIE OBSERVÉS PAR SATELLITE, ENTRE 1975 ET 2003.



OÙ SONT LES PENSEURS VERTS ? ENQUÊTE

choses à dire, à penser. « Nous avons cruellement besoin d'un nouveau capital de valeurs, notamment immatérielles, interpelle Hulot. Aux artistes, aux intellectuels, aux scientifiques de le faire jaillir et de le légitimer. Qu'ils nous incitent à passer d'une société épicurienne à une société plus raisonnable, à comprendre que notre plaisir et notre enchantement ne résident pas que dans la possession. »

Où sont-ils donc, ces tritureurs de méninges et d'imaginaire ? Bien loin de nos frontières. En Allemagne, par exemple, où des philosophes comme

des savants avec de multiples prises de position sur le nucléaire, les éthers de glycol ou la vache folle... Mais hors du monde scientifique, ils ne sont qu'une poignée, comme les philosophes Edgar Morin, Patrick Vivevert ou Jean-Pierre Dupuy, ou encore l'économiste Serge Latouche, l'anthropologue Philippe Descola ou le paysagiste et écrivain Gilles Clément. Et tous ont du mal, beaucoup de mal à faire entendre leur voix.

On retrouve Edgar Morin dans son bureau près de Bastille, après s'être déchaussée, « à l'orientale » comme



LE 7 NOVEMBRE, NICOLAS HULOT PRÉSENTAIT SON PACTE ÉCOLOGIQUE, ENTOURÉ D'HUBERT REEVES, JEAN-LOUIS ETIENNE, PIERRE RABHI, YANN ARTHUR-BERTRAND ET MATHIEU KASSOVITZ.

“Qui oserait dire, comme Camus hier, ‘oui’ au monde, ‘oui’ à la merveille que c’est de vivre sur la Terre ?”

ALAIN FINKIELKRAUT

Hans Jonas, Ulrich Beck ou Peter Sloterdijk invitent depuis longtemps à bâtir une relation sobre et riche de sens avec son environnement. En France, malgré de mémorables pères, de terrain (René Dumont, Haroun Tazieff, Jacques-Yves Cousteau, Paul-Emile Victor, Théodore Monod) ou de réflexion, notamment dans les années 70 (Castoriadis, Jacques Ellul, François Partant, sans oublier Claude Lévi-Strauss, Bertrand de Jouvenel et Jean Dorst), force est de constater que le débat n'a pas pris. Ou, plus exactement, qu'il se cantonne au monde des experts et

dit le maître des lieux. Autour de nous, dans les rayonnages surchargés, on repère *Mère-patrie*, *Science avec conscience* ou les différents volumes de *La Méthode*, traduits en chinois, en anglais ou en italien. Voilà des années qu'Edgar Morin pense les rapports homme-nature : « Je m'y suis sensibilisé à partir d'un séjour en Californie, je me souviens notamment d'un article de Paul Ehrlich sur la mort des océans. Comme tant d'autres là-bas, j'ai compris que c'était un problème mondial. Mais ici ? Les rapports de l'homme à la nature, ça n'intéresse personne ! Comment mes confrères, qui vivent avec leurs critères anciens, pourraient-ils comprendre que le développement engendre la dégradation de la biosphère ? » Elle règne en maître sur la pensée française, cette figure de l'intellectuel, héritier des Lumières, qui ont fait de l'homme le maître et dominateur de la nature. Tout ce qui, depuis deux siècles, fait consensus

– le progrès et la raison, la croissance et l'accumulation de richesses indéfinies – perpétue un humanisme non écologique et un développement techno-économico-scientifique.

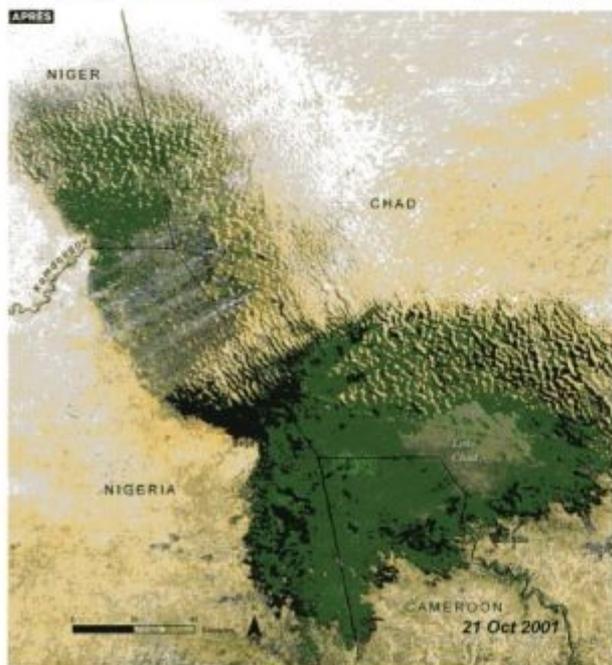
« Au XVIII^e siècle, avec Condorcet, renchérit Bettina Laville, on a envisagé le progrès comme une façon de domestiquer la nature, puis avec le saint-simonisme au début du XIX^e, le débat s'est structuré autour de la lutte contre la domination de l'homme par l'homme. » D'où des intellectuels qui continuent à ne penser qu'en termes classiques de droits de l'homme, là où il leur faudrait envisager une extension du champ de la responsabilité – agir de façon compatible avec la permanence d'une vie authentiquement humaine, pour paraphraser le philosophe allemand Hans Jonas (1903-1993). « Sans compter, insiste le paysagiste Gilles Clément, qu'on s'est enfermé dans une vision purement esthétique de la nature comme s'il ne s'agissait que d'un tableau. A l'Ecole supérieure de du paysagisme, les étudiants n'ont pas de cours de botanique, ce qui est gravissime. Comment peut-on produire un discours, une pensée écologique ? »

« Le problème, énonce tranquillement Jean-Paul Besset, ancien rédacteur en chef du *Monde* et coordinateur du Pacte d'Hulot, c'est qu'on reste formaté sur le même logiciel de base, sans comprendre que ce qui apparaissait comme le sésame de la civilisation humaine, c'est-à-dire la croissance des riches, est justement devenu LE problème majeur. Nous vivons une mutation équivalente à celle de l'époque des Lumières quand la croyance dans le progrès a remplacé celle en Dieu. On aurait d'ailleurs besoin des intellectuels pour la penser : quelle est la finalité de l'espèce humaine, réside-t-elle encore dans le dépassement, dans le toujours plus ? Ou faut-il au contraire retrouver un équilibre, en gérant au plus juste ? » Jean-Paul Besset est venu parler « économie légère » et décroissance au Festival du vent de Calvi, manifestation qui réussit, hors saison, l'improbable exploit de rassembler artistes, sportifs, écrivains, scientifiques ou politiques pour « déseclaver, confronter les idées et les expériences ». Ici aussi, pourquoi cette absence des

A voir
Changer d'ère,
jusqu'au 12 août
2007. Cité
des sciences
et de l'industrie,
à Paris.

OÙ SONT LES PENSEURS VERTS ? ENQUÊTE

intellectuels ? « C'est à nous de nous interroger ! reconnaît le fondateur du festival, Serge Orru. De quoi leur parle-t-on ? De morale, de l'obligation de prendre une douche plutôt qu'un bain, de trier ses déchets... Du concret, certes, mais rien de bien enthousiasmant. » Longtemps enfermée dans une imagerie ringarde et baba cool qui lui colle à la peau, l'écologie est aujourd'hui desséchée par un vocabulaire technocratique issu des grandes conférences internationales. « Quelle différence avec les années 70 !



regrette Bettina Laville. La conférence de Stockholm, en 1972, fut une vraie conférence culturelle. A l'époque, on pouvait encore parler de Dieu, de spiritualité, de nature. » De Rio à Nairobi, on discute développement durable, biodiversité, équité des ressources. Et l'on ose à peine évoquer l'humus fertile ou l'harmonie secrète qui s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit... « Les Français continuent à associer la terre à Pétain, à la préservation des modes de vie anciens, s'énervent le philosophe Alain Finkielkraut. Il y a un mépris de la nature et des paysans, une critique de l'enracinement, qui se traduit souvent par une extraordinaire indifférence. Et puis, chez nous, le "non" a plus de force que le "oui". Aujourd'hui, qui oserait dire, comme Chesterton ou Camus hier, "oui" au monde, "oui" à la merveille que c'est de vivre sur la Terre ? »

Peu d'intellectuels ont, en effet, le « sens » de la nature. Et comment l'auraient-ils, quand la plupart sont urbains, pour ne pas dire parisiens, englués dans un provincialisme français ? « Nos choix de société, en faveur

A lire

Pour un pacte écologique de Nicolas Hulot, avec le comité de veille écologique, Calmann-Lévy, 286 p., 18 €. **Impasse de l'homme, Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire** de Jean-Paul Besset, Fayard, 332 p., 20 €. **Une écologie humaniste** de Gilles Clément, Aubanel, 252 p., 39 €. **Le Développement durable, maintenant ou jamais** de Dominique Bourg, Découvertes Gallimard, 127 p., 13,50 €. **Nous autres modernes** d'Alain Finkielkraut, Ellipses, 358 p., 19,50 €. **La Machine ronde** de Bettina Laville, Autrement, 92 p., 14 €. **Le Pari de la décroissance** de Serge Latouche, Fayard, 302 p., 19 €.

LE LAC TCHAD EN 1972 ET EN 2001. SA SUPERFICIE NE CESSE DE RECULER À CAUSE DE L'IRRIGATION ET DU MANQUE DE PLUIE.

quasi exclusivement de l'industrialisation et de l'urbanisation, ont engendré une pensée urbaine, enclavée, incapable d'intégrer cette globalité », lance le paysan planétaire Pierre Rabhi. Ce dernier a conservé un lien émotionnel et sensuel à la nature. Comme Hulot, Arthus-Bertrand ou Gilles Clément, il en a une vision mondiale et transversale. Il a vu, à des degrés divers, combien la Terre était petite. Et fragile. Approche indispensable pour comprendre que la question écologique irrigue aujourd'hui tous les champs : social, économique, culturel. La poser, c'est aussi se dire que notre « gestion » de la nature peut être un bon indicateur de notre manière de traiter les humains. Ce n'est pas seulement se demander comment ralentir la déforestation mais aussi quel monde construire avec des ressources naturelles en voie d'épuisement et de grands équilibres du vivant très compromis : quels modes de production envisager, quels types d'emploi ? Et quid de l'étalement urbain et de l'invasion de la planète par la voiture ?

La difficulté se niche précisément dans cette extrême imbrication des enjeux. Car les intellectuels français restent, eux, ultra-spécialisés et pâtissent de la coupure entre sciences humaines et sciences « exactes ». D'où une dramatique incapacité à articuler question sociale et écologique. « Difficile de sortir de l'intégrisme des disciplines, juge le philosophe Dominique Bourg. Sans compter qu'on n'a pas l'équivalent des "environmental studies" des Américains. » Avec ce corpus d'études qui touche toutes les disciplines, et notamment l'économie, les Américains ont pu développer une vraie pensée qui commence à imprégner le monde économique - Joseph Stiglitz - et politique - Al Gore, Arnold Schwarzenegger, ou Greg Nickels, maire de Seattle et instigateur de l'Association des maires pour la protection du climat. Articuler, transversaliser, c'est peut-être de ça que naîtra enfin un vrai débat sur l'écologie, un vrai bouillonnement culturel, artistique, intellectuel. Promoteur du genre, Serge Orru a même une idée. Organiser un Woodstock de l'environnement. Chiche ■

WERONIKA ZARACHOWICZ